

THÉÂTRE
DES BOUFFES
DU NORD

TRAVIATA

VOUS MÉRITEZ UN AVENIR
MEILLEUR

—

Revue de presse

Mise à jour au 1^{er} novembre 2016



Judith Chemla et les acteurs-chanteurs dans la mise en scène de Benjamin Lazar qui fusionne opéra et théâtre. PASCAL VICTOR. ARTCOMART

«Traviata», à couper le souffle

Aux Bouffes du Nord, une revisitation de la figure romantique et phthisique transcendée avec passion par Judith Chemla.

Par
GUILLAUME TION

Avant d'être un opéra détourné, du théâtre musical ou un crossover lyrico-littéraire, *Traviata/Vous méritez un avenir meilleur* est une enquête. Sur la personnalité de Violeta (*Traviata*), alias Marguerite (*la Dame aux camélias*), alias Marie Duplessis, pseudonyme de Rose Alphonsine Plessis, qui a bel et bien existé et a inspiré Alexandre Dumas fils puis Giuseppe Verdi. Sur le demi-cercle scénique des Bouffes du Nord, Judith Chemla entourée de huit musiciens et quatre chanteurs, cherche à saisir cette personnalité qui charme et provoque aussi facilement qu'elle respire mal. La troupe se lance chaque soir dans l'identification d'une flamme – celle d'une

passionaria phthisique morte à 23 ans dont les amours successives faisaient le plaisir des journaux – mais aussi dans la résurrection d'une époque, le Paris déconstruit des années 1840.

Le metteur en scène Benjamin Lazar, qui travaille sur le projet depuis deux ans, est un habitué des spectacles baroques «haute fidélité». Sa flamme à lui serait davantage la bougie, avec laquelle il a par exemple éclairé un *Bourgeois gentilhomme* en 2005 à l'Opéra royal du château de Versailles pour une représentation dans les conditions d'époque. Passer de la restitution minutieuse à la synthèse de différentes œuvres n'occasionne pas pour lui un grand changement. «*En réalité il s'agit du même travail, celui de faire renaître une période donnée.*» Le contexte qui le meut pour cette *Traviata*, c'est aussi celui d'un certain romantisme médical, à l'image du club des haschichins et de ses fantasias. «*On s'est demandé comment mettre en scène la fête. Comme on ne voulait pas de campagne, on a choisi autre chose.*» Et le spectacle de se fendre d'une respi-

ration sur les drogues en milieu de course avec des allusions à Théophile Gautier.

Ces noubas XIX^e recomposées accouchent d'une ouverture tonitruante, où les protagonistes s'ébattent sous un voile gigantesque et sur un fond de musique techno lo-fi frappée au violoncelle. «*Il fallait s'échapper de Verdi en introduction, qu'on arrive ensuite dans l'œuvre*», explique Florent Hubert, codirecteur musical du spectacle qui a réarrangé et réduit la partition de Verdi avec Paul Escobar. «*Le projet était de jouer avec les contrastes, tantôt de réduire la voilure pour huit musiciens, tantôt au contraire la gonfler. Et accorder à chacun un moment solo. Tous ont des rôles fluctuants, c'est la clé.*»

Spectres. Le spectacle fluctue lui aussi : bien qu'estampillé verdien, il se permet des méandres musicaux et convoque d'autres figures, fonctionne par collage et assimilation. Ce sont, sur les murs brûlés des Bouffes du Nord, les résultats de la vente aux enchères après la mort de Marie Duplessis que l'équipe est

allée chercher dans des archives. Ce sont aussi les spectres de Dumas père ou de Liszt, tous deux amants de cette *Traviata*, qui sont convoqués au détour d'une scène.

Sur le plateau, tout concourt à l'exaltation de l'amour et de la mort, titre provisoire d'abord emprunté par Verdi. Des fleurs en avalanche, pensées par la scénographe Adeline Caron comme autant de Violeta-Marguerite ou Flora, son amie, couvrent le spectacle. Ce sont des jardins où l'union impossible de Violeta et d'Alfredo (Damien Bigourdan, puissant) s'épanouit, tout comme des éléments funèbres pour un début de III^e acte où s'invite la mort à contre-jour.

Mais *Traviata* n'aurait pas un si radieux avenir sans l'impériale Judith Chemla. A l'origine du projet, elle y chante, joue la comédie et du piano, irradie le spectacle, fait pleurer le public. Too much et tellement juste. Elle est aussi à l'aise dans la restitution de cette figure extravagante dévalant l'existence que dans l'incarnation de la femme parisienne angoissée qui sacrifie son amour au principe de réalité : elle n'a plus

d'argent, elle a une mauvaise réputation, elle est malade, elle va donc se séparer de son amant. Les scènes entre la Traviata et l'excellent père Germont (Jérôme Billy) offrent de superbes duos en même temps qu'ils posent les limites du romantisme. Car la vie de la Traviata est une défaite du concret, de l'argent qui manque, du corps qui lâche, et c'est quand elle reprend des forces que Violetta trépassé.

«**Miracle**». Chemla traverse ce parlé-chanté d'une voix limpide au timbre gracieux. Ses yeux creusés ont un acte d'avance, ils sont déjà perdus – comme la définition de *Traviatia* en italien. Ecouter Chemla, brindille alourdie par la maladie, virevolter entre texte et parole donne une impression rare de ce que peut être la liberté sur une scène. «*J'avais le désir d'aller au cœur de cet opéra. J'attendais les bonnes personnes, je ne savais pas quand, mais je savais que ce projet aurait lieu un jour*», explique Chemla, travaillée depuis longtemps par le personnage, et qui considère chaque représentation comme «*un miracle*».

Le «*miracle*» tient aussi au caractère de l'œuvre. Les rapports entre théâtre et opéra sont complexes: de la même manière qu'on ne peut pas exiger d'un comédien qu'il chante juste avec une belle projection, les chanteurs lyriques ne sont pas tenus de proposer un jeu impliqué tant qu'ils exercent pleinement leur art. La rupture de cet équilibre est, à l'opéra, un enjeu de mise en scène. Ici, les frontières disparaissent complètement, tous jouent la comédie et chantent du lyrique. Ces formes aux registres entremêlés donnent souvent lieu à des détournements (ce qui était par exemple le cas dans *le Crocodile trompeur*, d'après Purcell, toujours avec Judith Chemla, ou dans le travail étonnant d'Alexandra Lacroix). On s'attend à tout moment à voir débarquer une fanfare ou un clown avec une scie musicale. Ici, non. On voit Judith Chemla en Traviata qui se consume. Opéra et théâtre fusionnent autour d'elle et ne sont pas au service de la performance, mais de la tragédie. *E strano*, certes. *E gioia* assurément. ◀

**TRAVIATA / VOUS MÉRITEZ
UN AVENIR MEILLEUR**

d'après Verdi, m.s. Benjamin
Lazar, dir. mus. Florent Hubert
et Paul Escobar.

**Théâtre des Bouffes du Nord,
75010. Jusqu'au 15 octobre.**

Puis en tournée.

Rens. : www.bouffesdunord.com



Opéra Une « Traviata » pleine de grâce va tourner partout en France

L'adaptation du plus célèbre des opéras de Verdi, pour huit instruments, va enchanter le Théâtre des Bouffes du Nord, à Paris, jusqu'au 15 octobre, et cette *Traviata*, vous méritez un avenir meilleur : tournera ensuite dans 22 villes. La

mise en scène très végétale de Benjamin Lazar est pleine de délicatesse, la voix de Judith Chemla presque trop puissante pour ce corps d'elfe : deux heures magiques de théâtre et de musique.

PAGE 12

Judith Chemla enchante « La Traviata »

Aux Bouffes du Nord, à Paris, Benjamin Lazar met en scène une magnifique relecture de l'opéra de Verdi

MUSIQUE

Ils avaient intérêt à réussir leur coup, les aventuriers de cette *Traviata*, vous méritez un avenir meilleur qui tournera dans 22 villes de France, après avoir enchanté le Théâtre des Bouffes du Nord jusqu'au 15 octobre. Personne ne leur aurait pardonné de toucher à un cheveu du plus célèbre des opéras de Verdi si cela avait été pour lui crêper le chignon ou simplement lui décolorer le capillaire. Mais non : ce à quoi nous avons assisté, samedi 17 septembre de première, est de pure grâce, un moment magique, rare, où théâtre et musique – et humanité – empruntent le couloir ascendant d'un souffle unique, celui viscéralement condamné à l'extinction de la courtisane Marie Duplessis, alias Marguerite Gautier, *Dame aux camélias* pour Alexandre Dumas fils en 1848, refleurissant cinq ans plus tard en Violetta Valéry via Verdi sur la scène vénitienne de La Fenice.

La métaphore végétale qui régit la mise en scène de Benjamin Lazar, entre vases de fleurs desséchées et bac à compost, est aussi légère et entêtante qu'un parfum – la fragrance d'une haleine aimée évanouie, la vague odeur de la mort dans un jardin d'antan. Et pourtant cette Violetta vit, aime, souffre et s'accroche. Passé le fastidieux démêlé des fêtards pris dans les rets d'une vaste prison de tulle – métaphore de la maladie et de la morale bourgeoise qui enserrant l'héroïne –, les puissantes amours de Violetta et d'Alfredo pourront s'épanouir. Rien ne manque à la trame du drame verdien (Judith Chemla ne manque pas d'air, qui chante tous ceux de l'opéra), trouée ou parsemée avec à-propos, humour ou gravité de digressions théâtrales issues du roman ou de son adaptation à la scène de 1852.

L'incursion de ce réel de l'époque, parfois irrésistiblement prosaïque (les préparatifs de la fête de Flora et son cocktail de pilules fourni par un médecin dealer), constitue des moments de respiration savoureux dans la forme codifiée de l'opéra. Côté musique,

**Florent Baffi
et Judith
Chemla.** PASCAL
VICTOR/ARTCOMART



on sent que chaque note de la partition est aimée et choyée. A cet égard, son adaptation pour huit instruments – flûte, clarinette, cor, trombone, violon, violoncelle, contrebasse et accordéon – par Florent Hubert et Paul Escobar est un bijou de poésie, d'émotion, de second degré parfois et de justesse dramaturgique.

Entre éclat et murmure

Il y a d'abord Judith Chemla. Belle, forte, puissante, fragile, évanescence, diaphane. Tout cela à la fois, qui n'explique pas ce miracle de chair (un peu), d'os (beaucoup) et d'âme (passionnément), ce regard si rempli de songes qu'il en sem-

ble orbital, entre apparition et incarnation. La voix est prenante, presque trop puissante pour ce corps d'elfe. Une voix entre éclat et murmure, violence et renoncement, qui n'esquive pas les difficultés d'un rôle réputé l'un des plus exigeants du répertoire.

Et puis il y a tous les autres, chanteurs et musiciens. Une pléiade d'artistes si investis qu'on en a parfois les larmes aux yeux, l'Alfredo incisif et tendrement maladroit de Damien Bigourdan, la Flora délurée d'Elise Chauvin, le Germont compassionnel de Jérôme Billy. Sans parler des instrumentistes, qui jouent sans partition (une performance), si préci-

La métaphore végétale qui régit la mise en scène est aussi légère et entêtante qu'un parfum

sément intégrés à la mise en scène, rendus si intelligemment nécessaires par Benjamin Lazar qu'on se prend à suivre chacun d'entre eux comme des personnages, à commencer par le formidable violon de Marie Salvat. Si *Traviata, vous méritez un avenir*

meilleur est sans doute l'un des spectacles les plus aboutis présents ces dernières années au Théâtre des Bouffes du Nord, c'est parce que la musique ne sert pas de prétexte au théâtre (c'était notamment le cas du très plébiscité *Crocodile trompeur/Didon et Enée* d'après Purcell de Samuel Achaiche et Jeanne Candel). Benjamin Lazar est un être qui n'a pas cette présomption, dont la délicatesse touche et émeut. L'espace de deux heures, il a fait de nous non plus des spectateurs jouisseurs et passionnés, mais bel et bien des amoureux, blessés au point d'en mourir. ■

MARIE-AUDE ROUX

Traviata, vous méritez un avenir meilleur. D'après La Traviata de Giuseppe Verdi, conception Benjamin Lazar, Florent Hubert, Judith Chemla. Avec Judith Chemla, Damien Bigourdan, Elise Chauvin... Marie Salvat (violon), Myrtille Hetzel (violoncelle), Bruno Le Bris (contrebasse), Renaud Charles (flûte), Axelle Ciofolo (clarinette), Sébastien Llado (trombone), Gabriel Levasseur (accordéon), Benjamin Lazar (mise en scène), Florent Hubert et Paul Escobar (arrangements et direction musicale). Théâtre des Bouffes du Nord, Paris 10^e. Jusqu'au 15 octobre. En tournée dans 22 villes de France du 12 novembre au 5 mars 2017.

FASCINÉS

78



Incarnée avec une grâce infinie par Judith Chemla, **LA TRAVIATA** nous précipite dans un amour mythique.

LA CHRONIQUE DE FABIENNE PASCAUD



Traviata, vous méritez un avenir meilleur

Opéra-théâtre
D'après l'opéra de Verdi

| 2105 | Mise en scène Benjamin Lazar, jusqu'au 15 oct., Théâtre des Bouffes-du-Nord, Paris 10^e.

Tél. : 01 46 07 34 50.

| Puis du 18 au 20 nov., Théâtre Jean-Vilar, Suresnes (92); du 23 au 24 nov., Théâtre d'Arras (62); du 29 au 30 nov., La Comète, Châlons-en-Champagne (51).

Judith Chemla, divine en Violetta brûlant de passion.



Jamais *Traviata* n'aura trouvé interprète si proche de la très élégante et sensible courtisane Marie Duplessis (1824-1847), qui l'inspira. Jamais n'aura été incarnée avec grâce si diaphane et mutine à la fois, alanguie et sexy, enfantine et éternelle, cette « dame aux camélias » dont Alexandre Dumas fils tomba si éperdument amoureux qu'il en fit aussitôt une héroïne de roman (1848), puis d'un mélodrame (1852) qui fascina Verdi – au point d'en tirer quelques mois plus tard un opéra (1853). Si elle n'avait eu autant de distinction profonde, Marie-Marguerite-Violetta aurait-elle tourné la tête de tant de snobs aristocrates de son siècle ? Serait-elle devenue vedette d'opéra six ans seulement après sa mort ? Dans l'adaptation de Verdi nerveuse et très romanesque, très théâtrale aussi, que met en scène Benjamin Lazar, Judith Chemla est divine. Frémissante de désirs et d'âme, ironique, sensuelle et capable de tous les sacrifices. Une mystique de l'amour, qui brûle de passion autant que de phthisie. Pour jouer cette Violetta qui paraît la hanter, et dont elle devient en scène le vivant et irrésistible fantôme, la comédienne au timbre de voix gracile et presque irréel s'est mise assidûment au chant lyrique. Et a participé à la conception même du spectacle. De ce travail tout ensemble individuel et collectif naît une présence irradiante. La comédienne et son personnage de femme fatale paraissent habiter chaque recoin de ces Bouffes-du-Nord meurtries par le temps, comme elles par la maladie. Un parfait écrin, sous

un blanc voile de tulle, aux malheurs de Violetta. C'est en effet au milieu d'une serre, de vases remplis de fleurs fraîches (jamais des camélias !), de bacs de terre et d'une tombe toute de verre – telle celle de Blanche-Neige – que se déploie la vie amoureuse de la courtisane, bientôt éprise à en mourir d'un jeune bourgeois inconscient. Etouffement de la société du temps, manque d'air de la tuberculose ? La métaphore du voile est simple et fine, dût-elle parfois gêner, encombrer les artistes. Car musiciens et acteurs-chanteurs se mêlent sur le plateau dans un délicieux et savant brassage de musique, de chants et de paroles. Comme à l'os, jusqu'à l'essence même, Florent Hubert a réduit avec une infinie délicatesse la luxuriante musique de Verdi pour huit instrumentistes : flûte, clarinette, cor, violon, violoncelle, contrebasse, trombone et accordéon. Et elle s'intègre ici si bien au récit – les instrumentistes se promènent librement au milieu des acteurs, leurs partitions suées par cœur, comme les acteurs-chanteurs – qu'elle le sublime davantage. La magie de la représentation tient aussi à cette fluidité, à cet entrelacs entre opéra et théâtre, comédiens et musiciens. Tout y respire d'un même souffle, dans une ambiance de fête trop idéale pour ne pas s'avérer éphémère, menacée de malheurs... Benjamin Lazar a nourri le livret de l'opéra du roman de Dumas comme de sa pièce. Le macabre y flirte ainsi avec la débauche, l'horrible ordinaire avec le sublime des amours contrariées, la splendeur des courtisanes romantiques avec leurs misères. Règne dans cette *Traviata*, vous méritez un avenir meilleur un entêtant parfum de folie et de mort, de sexe et de chute, d'innocence perdue et de destins apparemment sans rédemption. Car heureusement l'amour du public veille, avec son goût des histoires tristes et des personnages hors norme. Et cet amour-là rendra Violetta immortelle. Ici, d'ailleurs, elle ne meurt pas. A son dernier souffle Judith Chemla reste assise, ses translucides yeux bleus grands ouverts ●

SCÈNES



des camélias pour Judith

La comédienne **Judith Chemla** convoque les multiples visages de l'héroïne de *La Traviata* dans un opéra de poche où l'intime des mots le dispute au lyrique dans un précipité d'émotions.

Une cascade translucide de mousseline blanche tombe des cintres et transforme les Bouffes du Nord en une grotte miraculeuse. Elle se déploie dans sa chute sur l'ouverture de la cage de scène pour finir au parterre dans une écume d'étoffe froissée s'étendant presque jusqu'aux premiers rangs du public. Devenu le motif d'un geste scénographique unique, ce voile de mariée XXL cristallise l'interdite destinée des femmes dévoyées. Le fantasme d'une condition d'épousée auquel l'héroïne de *La Traviata* sait qu'elle doit renoncer.

Avec *Traviata*, vous méritez un avenir meilleur, Judith Chemla s'empare de l'opéra de Giuseppe Verdi pour inventer un théâtre lyrique où elle concilie avec une renversante sensibilité ses deux passions, la comédie et le chant d'opéra. Fruit d'un accord parfait entre Benjamin

Lazar à la mise en scène et Florent Hubert à la direction musicale, le spectacle s'éprend dans une émouvante légèreté du destin tragique d'une femme qui, avant de mourir de la phtisie en 1847, s'était fait appeler Marie Duplessis pour devenir l'une des courtisanes les plus en vue de Paris. S'inspirant du récit de leur liaison pour écrire *La Dame aux camélias* en 1848, Alexandre Dumas fils la fait entrer en littérature sous le nom de Marguerite Gautier. Découvrant l'adaptation théâtrale de l'œuvre en 1852, Giuseppe Verdi la renomme Violetta Valéry et lui dédie un opéra en 1853.

Son vrai nom est Rose Alphonsine Plessis, et elle est ruinée à 23 ans quand elle ne trouve d'abord que la fosse commune pour jouir du repos éternel. Chercher la femme derrière la multiplication des pseudonymes, c'est au final ne tirer que sur un seul fil, celui d'un insolent désir de vivre qui amène

les musiciens, demeurant sur le plateau pour entourer Violetta, sont ici de véritables partenaires de jeu

des artistes subjugués à la transformer en icône pour les siècles à venir. En puisant à sa vie, au roman, à la pièce et à l'opéra, Judith Chemla, Benjamin Lazar et Florent Hubert réunissent les éléments d'un puzzle géant pour nous raconter son histoire. C'est la trame de l'opéra qui tel un pas japonais nous conduit d'air en air sur les traces de notre égérie.

L'œuvre lyrique ayant été créée pendant le carnaval à La Fenice de Venise, tout commence par une soirée débridée.

L'heure est aux plaisirs. Au prétexte de ce voile qui couvre le plateau, la partie de Colin-Maillard qui s'improvise donne à la joyeuse débauche un supplément de mystère. Quand Violetta nous apparaît, son costume de fête est fidèle à sa réputation de femme-fleur que tous désirent butiner. Elle porte un boléro façonné d'un relief de pétales de camélias sur une robe en organza de soie au moiré vert qui la dénude sans pudeur dans les lumières.

Le pire pour elle serait d'éprouver l'amour vrai. Son destin se scelle sans qu'elle y prenne garde quand elle aperçoit Alfredo (Damien Bigourdan). Comme tous sont emmêlés dans les transparences du tulle derrière lequel ils se cachent, Alfredo ne sait comment rejoindre celle qui le fait chavirer. *"Va falloir que tu trouves une fente"*, s'exclame cette Violetta mutine qui plaisante et joue les dévergondées. Pour mieux détourner d'elle ce dangereux prétendant, elle n'aura de cesse plus tard de lui rappeler, en forme d'ultime défense, qu'entre eux le temps est compté,

et comme chacun le sait, que le sien coûte "bonbon". Las, le mal est fait, son cœur a choisi pour elle et la voici piégée.

L'aube qui point comme une menace sépare les convives et sonne le glas de la fête. Les musiciens qui, un temps, s'étaient fait noceurs, ne rejoindront jamais cette fosse où, par tradition, l'opéra les enferme. Demeurant sur le plateau pour entourer Violetta, ils sont ici de véritables partenaires de jeu dans ce théâtre qui se réclame de l'intime pour nous ravir de ses dialogues... Et redeviennent des instrumentistes quand l'opéra reprend ses droits sans prévenir et que l'on passe avec autant de naturel des mots au chant et à la musique.

La sarabande joyeuse du début se transforme en une délicate danse de mort. L'orchestre l'accompagne comme une nuée d'ombres fantomatiques. On la retrouve seule la nuit sur un pont franchissant la Seine, puis dans un refuge à la campagne où elle s'isole définitivement pour mieux rompre les liens de son attachement amoureux.

Celle qui ne comptait plus le nombre des hommes de sa vie se retrouve pour son malheur à n'en aimer qu'un seul. Tout autant que la maladie qui la ronge, sa mauvaise réputation lui colle à la peau. Décidée à ne pas faire payer à son amant le prix de l'infamie d'être celui qui aime une femme que le Tout-Paris sait débauchée, elle choisit de sacrifier son amour enfin si pur pour qu'Alfredo soit épargné. L'inéluctable de sa mort devient alors la passerelle désirée d'une rédemption qui la transforme en sainte.

Ne se laissant guider que par le sensible des émotions, Judith Chemla s'identifie sans limites aux mille et un visages de son héroïne. Elle désarçonne d'une pique d'humour et nous transporte d'un air d'opéra l'instant d'après. Tout s'accorde en elle au personnage de la diaphane Violetta et c'est dans cet "à fleur de peau" de son talent que se réconcilie enfin la femme et la légende. **Patrick Sourd**

Traviata – Vous méritez un avenir meilleur
d'après *La Traviata* de Giuseppe Verdi,
conception Benjamin Lazar, Florent Hubert
et Judith Chemla, jusqu'au 15 octobre
au Théâtre des Bouffes du Nord, Paris XVIII^e,
puis en tournée jusqu'en mars 2017

LA CHRONIQUE D'ARMELLE HÉLIOT - *Traviata* aux Bouffes du Nord, *L'Interlope* au Studio du Français, ou quand les acteurs déploient leur talent pour la musique.

Elle est miraculeuse. Elle est la musique. Elle ne joue pas, elle n'interprète pas, elle n'incarne pas. Elle est au-delà, elle est la musique, elle est le chant, elle est Violetta. Pâle visage, souple silhouette, regard fiévreux, Judith Chemla bouleverse et impose sa lumineuse présence au cœur de cette très particulière *Traviata*, d'après Giuseppe Verdi. La comédienne et chanteuse a d'ailleurs travaillé, avec Benjamin Lazar, qui met en scène, et Florent Hubert, qui signe avec Paul Escobar les arrangements et la direction musicale, à la conception du spectacle.

De même que dans *Didon et Énée* de Purcell, donné également aux **Bouffes du Nord**, chanteurs et musiciens sont mêlés, sur le plateau, à fleur de public. L'image initiale symbolise cette fusion: tous les artistes, huit instrumentistes, cinq comédiens-chanteurs, pris dans un grand tulle comme dans un mauvais rêve, un voile de jardinage qui est aussi linceul à venir. Les artisans du spectacle sont allés puiser dans le roman et dans la pièce d'Alexandre Dumas fils, dans la vie vraie de Marie Duplessis pour retenir des scènes très macabres, telle celle de l'ouverture du tombeau. Audacieuse, concise, l'adaptation n'abîme en rien l'ouvrage de référence. La recherche musicale est passionnante et subtile. Chacun se fond dans le jeu d'ensemble, homogène et fluide, dans cette histoire cruelle et pathétique. Face à Judith Chemla, sublime d'audace, de sophistication, de fraîcheur mêlées, l'Alfredo de Damien Bigourdan, toute fougue inquiète, qui comprend trop tard le sacrifice de la jeune femme aux candeurs d'enfant, ou le sévère puis très humain père de Jérôme Billy, l'autorité du médecin de Florent Baffi, la grâce enjouée d'Élise Chauvin en Flora et Anina. Tous les musiciens mériteraient d'être cités, telle la merveilleuse violoniste Marie Salvat. Un travail risqué mais parfaitement conduit et très convaincant.

Le Théâtre

Traviata, vous méritez un avenir meilleur

(Veni, Verdi, vici)

MAIS comment fait-elle ? Comment fait-elle pour être ainsi, un peu lasse, l'œil cave, l'air d'être revenue de tout, juste un peu malade, ne ressemblant en rien à la Traviata telle que l'a fixée la légende, ni à la Dame aux camélias des clichés, mais faisant surgir devant nous la vraie Marie Duplessis, inspiratrice de ces figures mythiques, gracieuse et belle, qui coucha avec Dumas fils et bien d'autres, et que travaillait le goût frénétique de la fête, « *je veux vivre des plaisirs toujours nouveaux* » ?

Oui, comment fait donc Judith Chemla pour avoir ce jeu si naturel qu'on n'a pas l'impression d'avoir affaire à une courtisane du XIX^e siècle réinventée pour la scène, mais à une jeune femme libre et perdue d'aujourd'hui ? Et pour passer du parlé (en français) au chanté (en italien) sans que cela paraisse saugrenu, sans que cela semble lui coûter le moindre effort ? Entre deux répliques, soudain, de sa gorge jaillit un chant puissant qui vous saisit, vous tord

et donne l'impression qu'il lui est venu là, à l'instant, que jamais elle n'a dû le répéter mille fois... Pour interpréter sa « Traviata », Verdi cherchait « *una donna di prima forza* » : Judith Chemla est celle-là.

Et l'on dirait que son éblouissante aisance gagne les cinq autres comédiens-chanteurs, dont son partenaire Damien Bigourdan, parfait Alfredo, et les huit instrumentistes, que Benjamin Lazar, le metteur en scène, a sortis de la fosse pour les jeter sur le plateau. Belle trouvaille ! On les voit croiser les comédiens, les frôler, les interpeller d'un air de clarinette ou de violon, chanter parfois, jouer même des rôles à part entière, et, eux aussi, c'est comme si la musique leur venait à l'instant, même pas besoin de partition, elle paraît naître sur

scène, spontanément (direction musicale : Florent Hubert). Inoubliable image : Violetta chante l'amour, une violoniste l'accompagne, qui lui tourne le dos, et voilà que Violetta s'en approche et, posant sa tête sur son épaule et l'enlaçant, poursuit son chant...

Théâtre ou opéra ? Les deux se mêlent en toute liberté, et le miracle est que ce qu'il peut y avoir d'empesé à l'opéra ici s'évanouit. Fluidité, vivacité, rires et drames, un rien d'ironie et de distance : c'est la vie même qui est sur scène. La mort, pourtant, rôde dès les premières images, dès cette fête inaugurale que donne Violetta, où, doucement cynique, elle rembarre Alfredo, son soupirant : « *Je ne sais pas aimer.* » Tout le génie populaire de Verdi éclate au long de ces deux heures de pur

bonheur, sa capacité à nous toucher au plus profond, avec simplicité. Les grands airs de « La Traviata » sont là, les grandes scènes, les grands thèmes et les grands élans : le bruyant tapage de la vie vide, l'amour qui fait peur et qu'on accepte enfin, l'amour qui s'épanouit en une fête tranquille, l'irruption de la bêtise bourgeoise qui va tout briser, la fragilité de la vie...

Pas d'artifice, pas de vidéo, pas d'épate à grands moyens : juste quelques accessoires, de la fumée, des tulles, et des vases en verre qui envahissent la scène, propageant leur verdure et leurs fleurs pâles et rouges annonciatrices de la mort, jusqu'à la scène finale, végétale, d'une beauté à pleurer. Un enchantement.

Jean-Luc Porquet

● Aux Bouffes du Nord, à Paris.

► DANS LE JACUZZI DES ONDES
PHILIPPE LANÇON

DYLAN ET LA TRAVIATA

A Paris comme à Clamecy, il y a toujours un spectacle qu'il faut avoir vu. Cet automne, c'était *La Traviata*, au théâtre des Bouffes du Nord¹. Il paraît que les hommes politiques s'y pressaient. Le soir où j'y étais, un soir ordinaire, j'ai repéré quelques célébrités. Elles avaient suffisamment vieilli pour qu'on puisse ne pas tout à fait les reconnaître. La vieillesse est pleine de discrétion imposée. Un merveilleux comédien, que ma mémoire voyait vif et brun, avait le bras dans une attelle et des cheveux embellis par la blancheur qui lui faisait comme une perruque. Son sourire et son port de tête m'ont rappelé son élégance, sa nonchalance, et les neiges d'antan – celles qui ne fondent jamais, ni sur les glaciers ni dans nos vies.

Cette *Traviata* en cheveu-léger et modèle réduit, c'est *La Traviata* des bobos – donc pour moi. Sur la scène toujours hantée par le fantôme vintage et minimaliste de Peter Brook, cette scène au grand négligé chic tel un tableau de Matisse faussement inachevé, l'orchestre est réduit à un octuor avec accordéon. Les musiciens sont aussi les figurants et les comédiens. Ils ont des jeans et des chemises genre APC. Alfredo (Damien Bigourdan), belle gueule et honnête ténor, a de jolies pompes pointues en vieux cuir marron. Je veux les mêmes. Judith Chemla a conçu le spectacle avec ses compères. C'est une Violetta aux déchirures espiègles. Excellente actrice, elle parle autant qu'elle chante, c'est-à-dire pas trop et bien. Experte du changement de registre, de l'arrêt sur visage, elle introduit de l'humour là où il n'y en a pas, cet humour contemporain du pas dupe qui veut tout de même être dupe, avec cœur en rose et petit sourire en coin. Quand elle chante aaaah, elle ouvre grand la bouche vers le médecin pour qu'il l'examine.

SOUFLÉ DANS LE VENT

Elle est maigre, tenace et fragile. Ce n'est pas la tuberculose ni l'opium qui lui donne cette allure, mais le thé vert, les bonnes lectures et la nourriture bio. Bref, c'est une Parisienne d'aujourd'hui qui interprète une Parisienne d'avant-hier. L'opéra de Verdi date de 1853. Il est inspiré par *Le Roman de Marguerite Gautier* et la pièce que Dumas fils en tira, *La Dame aux camélias*. Le nom de Théophile Gautier, qui avait connu le modèle de la demi-mondaine phtisique, Marie Duplessis, est cité. Ses poèmes pourraient être dits par Alfredo après la mort de celle qui par amour l'avait quitté : « *Tout amoureux, de sa maîtresse, / Sur son cœur ou dans son tiroir, / Possède un gage qu'il caresse / Aux jours de regret ou d'espoir, / Moi, je n'ai ni boucle lustrée, / Ni gant, ni bouquet, ni soulier, / Mais je garde, empreinte adorée, / Une larme sur un papier.* »

La scène est couverte de superbes bouquets de fleurs des champs, dans des vases, couleur pastel. Bobo, me suis-je dit, je le suis décidément : les femmes que j'aime raffolent des fleurs des champs, c'est sans doute qu'elles ont le cœur sauvage et raf-

finé. Le sous-titre du spectacle résume son état d'esprit : « Vous méritez un avenir meilleur. » Meilleur que celui qu'on vous promet, mais moins bons que vos espérances fêlées. À prononcer avec une moue légère, un sourcil relevé, comme si tout était éperdu et comme si tout était vanté.

Les comédiens musiciens avancent d'abord à tâtons dans la pénombre, avec des lampes, sous une immense voile de tulle, comme des ouvriers dans un tunnel de fumée ou des larves émergeant du cocon. Ils viennent de loin, du XIX^e siècle parisien et de l'opéra italien, et arrivent jusqu'à nous par ce qui caractérise les bobos : ce désir d'unir le populaire et l'aristo, la curiosité et la sécurité, le sentiment et la distanciation. Les bobos sont des insectes plutôt ouverts et civilisés, de purs produits de la démocratie occidentale. Ils butinent, adaptent, transposent, transforment, allant de fleur en fleur, de Verdi en chansonnette et de Schumann en poèmes de Tarkos. Dans un monde où les abeilles disparaissent et dont les représentants prennent peu à peu une tonalité fasciste, les brutes les perçoivent comme des faibles, des traîtres, ou simplement des privilégiés.

Cette *Traviata* impure et mélangeant sans choisir les registres, cette *Traviata* tout en ellipse et légèreté, n'est donc pas qu'un plaisir : c'est un petit moment de démocratie culturelle. Voilà sans doute pourquoi tant d'hommes politiques y allaient : ils cherchaient un secret. Un groupe de jeunes artistes s'approprie une œuvre patrimoniale et l'arrange à sa sauce, avec le respect qu'on doit aux choses qu'on aime : les étudier pour leur donner vie et les ventiler. Les spécialistes d'opéra, ces gens qui hurlent devant une cantatrice qui ne leur convient pas comme si on violait leur mère sous leur nez, ont eu l'oreille rayée. La mienne s'est amusée et a frémi. J'entendais dans ces airs célèbres les vieilles chansons des rues dont ils viennent, et vers lesquels ils retournaient, cœur retourné.

J'y suis allé la veille du jour où Bob Dylan a reçu le prix Nobel de littérature. J'ai soudain compris pourquoi on l'avait donné à Patrick Modiano : parce qu'il a écrit des chansons. J'aime beaucoup Dylan, même si je ne l'écoute jamais. Son style. Son insolence. Sa jeunesse de guide indocile de la contre-culture, toujours à côté des pompes qu'on voulait lui mettre aux pieds. Les Nobel sont malins, dans le vent perdu des sixties, dans un vent portant d'aujourd'hui. Ils doivent sentir que la littérature s'éloigne, celle des livres qui ne sont que des livres. Les genres se mélangent, tout le monde se fout d'une littérature où il n'y a que des mots, parce que les mots des écrivains ne changent la vie que de très peu d'entre nous – comme ce fut à peu près toujours le cas. Les chansons de Dylan n'ont pas changé le monde, mais elles ont changé le regard d'une ou deux générations sur le monde. C'est déjà ça ■

1. Ça s'est fini le 15 octobre.

Dites-le avec des fleurs

Théâtre • *La Traviata* revisitée
par Benjamin Lazar et Judith
Chemla. Un bonheur.



Et, soudain, la sidération et l'enchantement. Les cinéphiles connaissent Judith Chemla en copine de Noémie Lvovsky dans *Camille redouble*, d'autres la voient passer dans des films de petits formats (*Ce sentiment de l'été*, *Rendez-vous à Attila*), chacun loue sa justesse, sa forte présence à l'image dans un corps de brindille, son sourire émouvant. La voilà sur scène joyeuse et libertine sous les traits de la courtisane Marie Duplessis, devenue Marguerite Gautier chez Alexandre Dumas fils, et Violetta sous les notes de Verdi.

Héroïne de *Traviata*. Vous méritez un meilleur avenir, Judith Chemla s'apprête à chanter. Et, soudain, la sidération et l'enchantement. Voix magnifique, aérienne, habitée. Ce n'est pas elle, c'est une autre, mais non, c'est bien elle. Le plaisir d'entendre la comédienne est décuplé par l'intelligence de ce spectacle, adapté de la *Traviata* de Verdi, qui alterne jeu théâtral et pièces chantées avec musiciens sur scène – violoniste, accordéoniste, corniste... Le destin tragique de cette femme qui sacrifie son amour aux conventions sociales de l'époque est mis en scène par Benjamin Lazar avec humour et distance. Sur le plateau, tout le monde joue et tout le monde sait qu'il joue. Le spectacle est entier. E. L.

★★★★★

TRAVIATA. VOUS MÉRITEZ UN MEILLEUR AVENIR. Théâtre des Bouffes du Nord, Paris (X^e). Jusqu'au 15 octobre. Et en tournée en France.

« La Traviata » en plein cœur aux Bouffes du Nord

Philippe Venturini / Critique Classique | Le 26/09 à 06:00, mis à jour à 10:21



TRAVIATA, d'après La Traviata de Giuseppe Verdi, mise en scène de Benjamin Lazar, arrangements et direction musicale Florent Hubert et Paul Escobar au théâtre des Bouffes du Nord du 17 septembre au 15 octobre 2016. Avec Judith Chemla (photo by Pascal

Le théâtre des Bouffes du Nord n'en est pas à son premier essai : on se souvient des travaux originaux de Peter Brook sur « Carmen », « Pelléas et Mélisande » et « La Flûte enchantée ». Benjamin Lazar, metteur en scène et comédien, Florent Hubert, musicien et comédien, et Judith Chemla, comédienne et chanteuse, présentent, eux aussi, une « relecture » d'un opéra, l'un des plus connus du répertoire : « La Traviata ».

Pour quoi faire ? Verdi n'a pas besoin d'aide et son chef-d'œuvre tient parfaitement droit. Il est vrai que l'équipage léger qui porte le projet (huit musiciens) permettra d'investir de petits théâtres qui ne

pourraient pas accueillir la version originale. Mais l'exercice dépasse la simple médiation culturelle. Ce formidable spectacle n'est pas une « Traviata pour les nuls ». Il s'adresse autant à ceux qui la découvrent qu'à ceux qui la connaissent. Les premiers entendront l'essentiel de la musique, soutenue par d'excellents musiciens et des arrangements délicats. Les seconds apprécieront d'une autre oreille ce drame inspiré par « La Dame aux camélias » d'Alexandre Dumas fils, dans un habile va-et-vient entre théâtre (en français) et chant (en italien), littérature d'hier et langage contemporain, avec quelques traits de Schumann au piano. Cet « avenir meilleur », des diseuses de bonne aventure en devinent néanmoins l'issue fatale - le destin tragique d'une courtisane qui un jour découvre l'amour - en lisant les lignes de la main de Violetta Valéry (la « Traviata »). Petit à petit, on voit la joyeuse bande de fêtards se déliter, sous l'effet conjugué de la passion et des conventions sociales.

LA GRÂCE DE JUDITH CHEMLA

Pour captiver et émouvoir avec un opéra aussi célèbre, il faut une mise en scène au cordeau et une équipe soudée. Benjamin Lazar dessine d'une main sûre le profil de chacun et règle au millimètre les déplacements sur le plateau. Chacun cumule les fonctions d'acteur, chanteur et musicien avec une fière aisance. Certes, on ne vient pas pour entendre des divas de la scène lyrique et il faut parfois fermer les oreilles sur des écarts de justesse. Mais si Judith Chemla chante sans doute un peu bas, elle incarne le rôle-titre avec tant d'intensité et de grâce qu'on en oublie très vite son défaut. Elle restitue avec une bouleversante sensibilité cette femme qui comprend ce qui va lui arriver avec l'abnégation d'une martyre. L'être de chair semble déjà échapper à la réalité, en partance pour le seul ailleurs où elle trouvera enfin cet « avenir meilleur ».

Opéra : « Traviata, vous méritez un avenir meilleur » de F. Hubert et P. Escobar, d'après Verdi. MS de Benjamin Lazar. Bouffes du Nord, jusqu'au 15 octobre (01 46 07 34 50).

Judith Chemla réalise son rêve de Traviata

Traviata, vous méritez un meilleur avenir, au théâtre des Bouffes du Nord à Paris,
transcende l'œuvre de Verdi.



C'est Judith Chemla qui est à l'origine de ce projet, elle en co-signe la mise en scène et l'adaptation avec Benjamin Lazar et Florent Hubert et elle est sur scène Violetta, la Traviata, la déviante, femme libre, scandaleuse, folle d'amour et de vie jusqu'à la mort. Elle sait tout faire et semble habitée par ce rôle, entourée de 12 interprètes qui jouent la musique, chantent et font aussi du théâtre.

"Violetta me bouleverse par sa fureur de vivre"

— Judith Chemla



L'essentiel des arias sont là, l'œuvre a été découpée pour faire de la place au texte et le plus frappant c'est qu'avec aussi peu d'interprètes sur scène, si on compare avec la foule de musiciens et de chanteurs nécessaires à une Traviata classique, on est au plus près du jeu, des voix, sans fosse d'orchestre. Recevoir ces airs sublimes d'aussi prêt bouleverse le public. Difficile de retenir ses larmes, dans cet écrin magnifique qu'est le théâtre des Bouffes du Nord.

Les parties théâtrales de ce spectacle rapprochent Verdi d'Alexandre Dumas, mêlent finalement Violetta et Marguerite Gautier et puis, dans cette mise en scène très contemporaine où par exemple les fêtes, nombreuses dans Traviata, ressemblent à celles d'aujourd'hui, le bon docteur Grenvil distribue des pilules comme un dealer, on rit beaucoup aussi.

Judith Chemla est fascinante comme actrice et chanteuse, "*elle est d'une fragilité indestructible*" disait d'elle Muriel Mayette qui l'a fait rentrer à la Comédie française, où elle n'est restée qu'un an et demi, le cadre était trop étroit pour elle.

Judith Chemla a commencé par le violon, comme son papa, puis a choisi le théâtre, mais découvre assez tard qu'elle a cette voix de soprano, elle l'a travaillée, pas au point d'entamer une carrière lyrique, mais déjà, dans *Didon et Enée, un crocodile trompeur* elle chantait du Purcell, alors avec le triomphe de cette Traviata, allez savoir...

"Je ne me suis jamais dit que je ne serai pas chanteuse"

— Judith Chemla



On n'a pas fini d'entendre parler de Judith Chemla, que le public du théâtre connaît mieux que celui du cinéma, même si elle était dans *Camille redouble* de Noémie Lvovski et la saison 4 de la série *Engrenage*. Elle sera bientôt sur grand écran, sublimement filmée par Stéphane Brizé dans *Une vie* d'après Maupassant qui sortira en salles le 16 novembre.

"Traviata, vous méritez une meilleure vie" avec Judith Chemla aux Bouffes du Nord à Paris jusqu'au 15 octobre, puis en tournée dans 22 villes en France.



Judith Chemla réalise son rêve de Traviata - Thierry Fiorile



LE COUP DE COEUR D'ALBINA

UNE TRAVIATA



C'est une claque. Pour leur première collaboration, Benjamin Lazar (metteur en scène bien connu des amateurs d'opéra, baroque notamment) et la comédienne Judith Chemla (déjà remarquée dans une étonnante revisite de *Didon et Enée* en ces mêmes murs en 2014), ont conçu un spectacle hybride qui n'est ni tout à fait un opéra ni tout à fait une pièce de théâtre, bien que Verdi et Dumas soient bien tous deux omniprésents. Cette *Traviata* nous raconte l'essentiel, nous joue le plus beau et dispense en deux heures un concentré de sensations : on rit, on pleure, on ne sait plus dans quelle époque on se trouve, happé par cet espace scénique différent qui autorise une proximité inhabituelle avec les artistes. Le tout servi servi par un plateau de comédiens/musiciens/chanteurs - la plupart sont d'ailleurs les trois à la fois – hallucinant.

En tête, Judith Chemla elle-même, qui semble peu goûter les notions de non cumul des mandats et de partage des richesses. Non contente de séduire le public par un minois gracile et une sensibilité bouleversante, l'ancienne pensionnaire de la Comédie Française dévoile une voix de soprano des plus éblouissantes, se jouant de (et avec) la musique de Verdi, y compris dans les airs les plus périlleux comme le *Sempre libera* ou le déchirant *Addio del passato* qu'elle interprète avec une fragilité troublante. A peine soutenue par un orchestre de fortune – mais de grand talent – la jeune femme joue et chante comme si c'était la dernière fois de sa vie. Et de la notre on en jurerait, tant l'on peinera à se remettre de cette bourrasque d'émotions.

Traviata, vous méritez un avenir meilleur - jusqu'au 15 octobre au Théâtre des Bouffes du Nord

On a vu

Traviata, l'accord parfait entre théâtre et opéra

Traviata, vous méritez un avenir meilleur, mis en scène par Benjamin Lazar... Exceptionnel, tout simplement. Tout le monde s'accorde à le dire. Nous n'ajouterons pas une fausse note à ce concert de louanges.

Moment de grâce au Quartz. Exit les frontières entre le théâtre et l'opéra. Des acteurs-chanteurs, qui parlent et jouent aussi bien qu'ils chantent. Huit musiciens sur scène. Tout aussi brillants et séduisants, mêlant instruments classiques et plus populaires. Une scénographie métaphorique et raffinée. Du Club des Hachichins parisien à cet immense parterre de fleurs délicates. Comme autant de représentations de la fragilité et de l'éphémère. Marie Duplessis, alias la Dame aux camélias, alias Violetta. Le tout enveloppé d'un immense voilage de tulle. Pour mieux traverser les apparences, dissimuler les sentiments.

Évocations...

Reste l'œuvre de Verdi, qui retrouve ici ses couleurs d'origine, dans un contexte incarné. Évocations fugaces, mais ô combien précieuses, de Théophile Gautier, de Dumas fils, l'amoureux éperdu, et de Liszt. La partition est modifiée, mais jamais trahie. Et tous les airs qui nous font craquer sont bien là. Nous tirant inexorablement une larme.

« C'est la situation même qui se dégage de la musique, ce n'est pas pour faire joli », expliquait Ju-



Judith Chemla, une Violetta juste parfaite.

dith Chemla, également conceptrice du spectacle avec Florent Hubert et Benjamin Lazar.

Ce rôle de Violetta, elle le portait en elle depuis longtemps. Il ne l'emprisonne pas un seul instant. Bien au contraire, elle le transcende, le déshabille jusqu'à l'essentiel. On l'aime au piano, quand elle mêle parole et chant, quand elle se perd dans une vie qui ne lui appartient pas, quand sa voix céleste accompagne la maladie, quand elle aime.

À ses côtés, un Alfredo qu'elle mérite. Damien Bigourdan est un magnifique ténor, habité. Jérôme Billy, dans le rôle de son père, nous émeut. Sans oublier Élise Chauvin, pétulante Flora, qui brûle sa vie.

La mort peut arriver. On se surprend à croire à un avenir meilleur...



théâtre forum meyrin

Traviata, vous méritez un avenir meilleur

Cette Traviata en modèle réduit, conçue et revisitée par Benjamin Lazar, Florent Hubert et Judith Chemla, vient d'être créée triomphalement aux Bouffes du Nord à Paris. 5 chanteurs, 8 musiciens, tous en scène, tous comédiens, pour une adaptation de l'opéra de Verdi (et du roman d'Alexandre Dumas fils *La Dame aux Camélias*) à la fois libre, réjouissante et bouleversante.

Luc Evrard

On appelait ça la phtisie. On disait élégamment: « il ou elle est mort(e) de consommation ». C'était la tuberculose. Elle a beaucoup tué avant l'invention vaccinale des professeurs Calmette et Guérin (le BCG). La plus célèbre de ses victimes fut à coup sûr Alphonsine Duplessis, alias Marie Duplessis. Cette courtisane de haut vol meurt très jeune à Paris en février 1847. Mais sa vie d'héroïne ne fait que commencer. Moins d'un an plus tard, elle est Marguerite Gautier dans *La Dame aux Camélias* d'Alexandre Dumas, le fils, à qui la Duplessis prodigua ses faveurs. Moins de 5 ans plus tard, elle devient Violetta Valéry dans la *Traviata*, l'un des opéras les plus célèbres et les plus joués au monde, usine à tubes signée Giuseppe Verdi, sommet pour la carrière de toutes les divas depuis 150 ans.

Dé(con)struction

Qu'allait donc en faire le comédien-metteur en scène Benjamin Lazar, spécialiste iconoclaste de l'opéra revisité dans la veine de l'art total, où texte et musiques sont pareillement adaptés aux nécessités d'un spectacle d'aujourd'hui? L'interrogation était dans tous les esprits lors de la création du spectacle cet automne aux Bouffes du Nord à Paris.

De fait, on a commencé par s'alarmer. Sous un immense voile de gaze blanche couvrant tout

le plateau, une bande de fêtards passablement dans le gaz, achève leur nuit en forçant sur le champagne, l'absinthe et autres drogues d'époque. Ils s'enlacent ou se trémoussent sur un rythme obsédant de *rave party*, meublé de quelques traits de musique dissonants façon *free-jazz* ou orphéon où l'on peine à reconnaître le grand Verdi. La dé(con)struction du chef-d'œuvre semble imminente. Fatale.

Arrive Violetta. Déjà phtisique, elle fait un malaise qui dessaoule tous ses convives. La gaze et l'ivresse s'évaporent. Alfredo lui fait sa déclaration. Violetta la rejette avec une crudité de langage qui signe aussi cette production partout ponctuée d'humour noir: « Vous me faites perdre mon temps qui coûte généralement bonbon. Trouvez en une autre » Il insiste. Elle craque: « Reprends ta fleur. Et rapporte-la moi demain quand elle sera fanée. » Ils parlent en français, citant parfois Dumas dans le texte. Ils chantent en italien le beau livret de Francesco Maria Piave. Comédiens autant que figurants, choristes quand il le faut, les musiciens assurent. Omniprésents en scène, pleinement acteurs du drame, ils jouent sans chef avec une précision d'orfèvres et une cohésion sans faille. C'est bien du Verdi. En bribes et fulgurances, mais bon. On se rassure. Et on se laisse vite envoûter.

Du grand art !

C'est pour beaucoup le mérite et le talent de Judith Chemla. Comédienne sachant chanter

(elle a suivi un double cursus de formation au théâtre et au chant lyrique), elle incarne magnifiquement cette Traviata, ou femme dévoyée, selon la traduction littérale du mot italien, malade à en mourir (la tuberculose, donc), qui rêve d'amour (un vrai) mais se voit refuser son billet-retour pour la norme et les conventions: « Tout espoir de se relever est interdit à la malheureuse qui un jour tomba. L'amour vrai serait-il pour moi un malheur? » Judith Chemla a le physique de l'emploi. Elle est longue, mince, évanescence. Elle joue simple et juste. Son soprano est limpide, délié, agile. Certains esprits chagrins vous diraient qu'il n'est pas d'une puissance folle, qu'il escamote certaines des vocalises aigües les plus difficiles. Mais ces limites sont habilement retournées ici en avantages. Elles contribuent de fait à la vulnérabilité du personnage, le rendent à la fois plus crédible et plus aimable. Du grand art ! Et même si par contraste, ses principaux partenaires - Damien Bigourdan en Alfredo, Jérôme Billy en Germont - paraissent un peu guindés, cette *Traviata* de poche a tout d'une grande... Pour paraphraser le sous-titre de cette production tirée d'une réplique de Germont-père pris de compassion après avoir trop bien réussi à tuer dans l'œuf l'amour de Violetta pour son fils: « Meritate un avvenir migliore », cette *Traviata* mérite le meilleur avenir. Et présentement, elle vaut le détour.